

François Meyronnis

« Une forme d'intégrité profonde »

Entretien avec Aude Lancelin,

paru dans le Nouvel Observateur du 28 avril 2005

Aude Lancelin. – Est-ce que ce livre [d'Emmanuel Faye] apporte des éléments inédits permettant de mieux appréhender le rapport entre Heidegger et le nazisme?

François Meyronnis. – Beaucoup de choses étaient déjà connues, et quant à ce que je découvre, je ne sais quoi en faire dans la mesure où le dossier est instruit uniquement à charge, et de manière tellement malveillante que tout ce qui est donné à lire ici est sujet à caution. La façon obtuse dont sont interprétés les concepts cruciaux d'«Etre et Temps» jette forcément un doute sur ce que l'auteur découvre plus tard dans des séminaires inédits en français.

A. Lancelin. – Par exemple?

F. Meyronnis. – Le Dasein, concept central chez Heidegger, c'est l'absence radicale d'appartenance. Eh bien, Emmanuel Faye nous explique que derrière ce mot Heidegger entendrait en fait une communauté allemande arrimée à un sol et à un sang dans une perspective nationale-socialiste. Il n'y a rien de tel dans ce livre de 1927. Cette interprétation racialisée est totalement absurde.

A. Lancelin. – Heidegger rejoint cependant le parti nazi, et l'on trouve des traces de cet engagement jusque dans ses écrits philosophiques. Les séminaires de 1933-1935 révélés par l'auteur sont assez troublants à cet égard...

F. Meyronnis. – Il est évident que de 1933 à 1934 le recteur Heidegger accepte de subordonner l'université aux finalités du parti nazi. En cela, il se montre

totallement infidèle à sa pensée. Assez curieusement, il identifie ponctuellement l'émergence nationale-socialiste au «nouveau commencement» qu'il appelle de ses vœux. Par une espèce de «stupidité», comme lui-même le dira après guerre. Aussi grand que soit le penseur, c'est aussi un homme qui n'a pas eu les moyens d'embrasser une situation politique concrète, faute de s'y être jamais vraiment intéressé.

A. Lancelin. – Mais comment un tel aveuglement quant aux finalités criminelles du régime fut-il possible?

F. Meyronnis. – Ça, c'est facile de le dire après 1945. Beaucoup moins quand on se replace dans l'espace intellectuel compliqué de l'époque, et son atmosphère de nationalisme survolté. D'une certaine manière, la pensée de Heidegger procède du romantisme allemand, qui a pour projet sous-jacent de placer l'Allemagne au centre du destin européen, et pour cela d'oblitérer la romanité et la Bible. A partir du moment où une apparente révolution se déclenche en Allemagne, fatalement Heidegger va l'envisager comme une espèce de chance. Le vrai reproche à lui faire, c'est de ne pas avoir pris la mesure de ce qui se passait vis-à-vis des juifs, et cela parce qu'il adoptait exclusivement le point de vue allemand. Le peuple élu pour lui, c'est le peuple allemand. Jusqu'au bout ce sera le point d'aveuglement de Heidegger. Il est cependant évident que par rapport aux coordonnées de l'époque il n'est pas antisémite. Il n'adhère pas à l'antisémitisme biologique, à tout ce délire raciste, il est à mille lieues de ça.

A. Lancelin. – Que répondez-vous à ceux qui s'appuient sur les errances politiques de Heidegger pour disqualifier totalement sa pensée?

F. Meyronnis. – Très franchement, je ne crois pas que ce soit par scrupule moral qu'on lui reproche avec tant d'ardeur son engagement nazi. La pensée de Heidegger engendre à l'évidence une forme de ressentiment. Un tel tombereau de

calomnies, une telle rage à vouloir nier l'existence même de son œuvre, tout ça suggère que sa pensée recèle quelque chose de profondément dérangeant pour l'époque. C'est d'autant plus manifeste que vouloir éradiquer Heidegger revient aussi à disqualifier Sartre, la déconstruction de Derrida, Lacan, et Foucault aussi, autant de pensées qui s'en sont nourries. Cela relève d'un véritable obscurantisme.

A. Lancelin. – **En quoi son œuvre est-elle selon vous l'un des chemins de pensée les plus révolutionnaires du xx^e siècle?**

F. Meyronnis. – C'est l'une des seules pensées qui permettent aujourd'hui de comprendre la catastrophe en cours, à savoir le devenir planétaire du nihilisme européen. Cela signifie l'avènement d'une ère où la technique dispose de tout, mettant en joue la vie humaine. Et cela explique le caractère monstrueux de l'histoire mondiale en des termes qui ne sont ni platement historiques ni moraux. C'est cela surtout qui perturbe les tenants du discours humaniste, qui aimeraient bien réduire le national-socialisme à une donnée historique circonscrite, et penser que ce qu'il met en jeu a été vaincu en 1945. Depuis la Première Guerre mondiale au moins, le discours humaniste est une logomachie creuse. Heidegger permet, lui, de penser le nihilisme comme processus général de dévastation. Ce processus prend la forme de l'économie quand celle-ci réduit toute chose au chiffre, ou de la biopolitique quand s'annonce un recalibrage de l'espèce. Dans cette perspective, l'homme n'est plus sujet de l'histoire, mais simple matériau usinable. On ne peut pour autant réduire Heidegger à un annonciateur de la «fin de l'histoire». Il permet même de contourner ceux qui annoncent le triomphe définitif du simulacre. Au pire moment demeure toujours pour lui la possibilité de l'Ereignis, c'est-à-dire de la merveille, du salut. C'est une pensée difficile, et certains s'imaginent y accéder en la falsifiant mesquinement. Heidegger est cependant un être qui a une forme d'intégrité profonde. Lui se met en face de ce qu'il y a à penser, et il le pense jusqu'au bout.